

L'esprit et l'image de la cosaquerie dans la poésie ukrainienne contemporaine

MYXAJLYNA KOCJUBYNS'KA

*Xaj Boh vas boronyt' – zabuty, ščo vy zrosly
z pekučoji krovi kozac'koi, z hordoji krovi !*

*Que Dieu vous garde d'oublier,
que vous avez grandi d'un sang cosaque ardent et fier*

I. Žylenko

*Rujnuj, caryce, Sič !
Ty dumala – naviky ?
Je pole, ne pidvladne
deržavnij boroni.*

*Anéantis la Sič, ô tsarine !
À jamais, comme tu le croyais ?
Il est un champ non soumis
aux labours de la herse étatique.*

O. Paxl'ovs'ka

« Non soumis aux labours de la herse étatique », le champ du courage de la Sič zaporogue fut foulé aux pieds et réduit à néant, mais dans la mémoire historique du peuple l'esprit et l'image de la cosaquerie sont encore vivants de nos jours parmi les valeurs sacrées nationales les plus chères. « Peuple-cosaque », ainsi Mykola Vinhranovs'kyj appelait-il le peuple ukrainien.

« ...Notre présent n'est que la répétition du passé, » — écrivait Vasyl' Stus à peu près dans les années 60 dans sa préface non imprimée au petit recueil de poésies samizdat de V. Kordun — « chargés du fardeau du passé, nous ne pouvons relever la tête pour voir apparaître l'aube d'aujourd'hui ». Nous la relevons, la tête, mais quant à notre assujettissement « au fardeau du passé », le poète avait entièrement rai-

son. Même aujourd'hui nous recherchons sans cesse dans le passé les aspects les plus concrets de cette aube attendue, nous nous appuyons sur ce passé pour faire la corrélation entre ses modèles et les idéaux présents, nous jetons des passerelles entre le passé et les temps futurs. Il en fut ainsi depuis Ševčenko jusqu'à nos jours... La glorieuse critique du réalisme socialiste a stigmatisé cette caractéristique spécifique du mode de pensée national comme étant « l'idéalisation du passé », signe incontestable du « nationalisme ukrainien bourgeois ». Mais en réalité cette « idéalisation » a toujours existé, tantôt elle disparaissait (par contrainte dans la plupart des cas), tantôt elle ressuscitait. L'énergie naturelle des poètes ukrainiens « ...était dépensée pour la conservation de l'antiquité perdue, pour la tentative de créer un certain monde parallèle de remplacement : c'était la force nécessaire pour s'infliger la torture par les souvenirs et pour remplacer par une prothèse la réalité ukrainienne écartelée » (d'après *Le Phénomène du temps* de Stus). Telle était la situation et telle elle le restera peut-être tant qu'on ne deviendra pas un peuple souverain à part entière, un peuple possédant son État. Alors seulement les idéaux rétro perdront leur signification primordiale pour céder la place à quelque chose de plus pragmatique. En attendant, la quête de certaines choses bien que lointaines dans l'histoire, mais qui sont des manifestations réelles d'autosuffisance nationale, de sa gloire, ne cessera pas de rester actuelle pour notre poésie « irrévocablement civique », selon la juste expression de Pavlo Movčan.

Dans une telle actualisation de l'histoire y aurait-il en effet un élément d'idéalisation ? Oui, sans aucun doute. Mais dans le passé, il y avait aussi bien des zones d'ombre, des discordes, des trahisons, des manifestations de puissance insuffisamment civilisées que des dénouements souvent médiocres des problèmes historiques véritablement importants pour le développement normal de l'ensemble national. Mais la conscience et la mémoire populaires conservent en elles, avant tout, les expériences radieuses et positives. Si nous idéalisons le passé, la tradition de la poésie populaire en fait autant. Et celle-ci ne perpétue que ce qui est digne de la mémoire. Ce qui mérite de devenir tradition. De devenir un exemple, un moteur, un symbole.

« La cosaquerie, c'était la tension nationale maximale de *tout* un peuple, de la Patrie entière », écrivait Je. Malanjuk dans ses *Essais sur l'histoire de notre culture*. « C'était une mobilisation totale de toutes les ressources tant matérielles que spirituelles, tant morales que sociales, tant culturelles que politiques. »¹

D'après Malanjuk, l'esprit de la cosaquerie dans la « nuit sans État » passa en chansons. Non sans raison, Kuliš révisant « À la mémoire éternelle de Kotljarevs'kyj » de Ševčenko remplaça les lignes « naš otaman Holovatyj ne umre ne zahyne » (notre otaman Holovatyj ne mourra pas, ne périra point) par « Naša дума, naša pisnja ne umre ne zahyne » (Notre élegie, notre chant ne mourra pas, ne périra point).

1. Jevhen Malanjuk, *Narysy z istoriji našoji kul'tury*, Dnipro, 1991, n° 1, p. 166.

Il n'est pas étonnant que la poésie ukrainienne contemporaine, en y comprenant ses représentants les plus éminents jusqu'aux œuvres de ceux qui sont les plus jeunes, recoure à ce trésor de l'esprit national. Sa signification redevient actuelle toutes les fois et dès que se desserrent les liens contraignants de l'Empire, à chaque nouveau mouvement de la renaissance nationale.

« Aucune poésie du monde, semble-t-il, n'est autant tournée vers le passé que la poésie de l'Ukraine », fait justement remarquer le critique et poète Mykola Rjabčuk, « aucune poésie ne recherche autant ses origines pour assurer à son peuple les justifications et les confirmations de son droit à l'existence »². Sous une forme poétique ces mêmes pensées furent exprimées par Viktor Kordun :

...my – ne narod,
my – rozvitrenyj kušč vohnju,
de svitaje boh-meč na kozac'kyx mohylax...

... plynut' v nebi, rozlytomu skriz' ponad namy,
bajdaky otamana Sirka ta Ivana Pidkovy,
kinnota Bohdana Xmel'nyc'koho
skače rvijno u xmarax bahrjanyx
I bižat' po zemli perehonysti polysky j tini
i tryvožat' predkivs'ki sny movčazni...

(« Kušč vohnju »)

...nous ne sommes pas un peuple,
nous sommes un buisson en feu dispersé
où apparaît le dieu du glaive sur les tombes cosaques...

...passent dans le ciel s'étendant tout au-dessus de nous
les embarcations de l'otaman Sirko et d'Ivan Pidkova,
la cavalerie de Bohdan Xmel'nyc'kyj
chevauche avec ardeur dans les nuages empourprés
Et sur le sol courent en se dépassant les reflets et les ombres
et dérangent les songes taciturnes des aïeux...

(« Le Buisson en feu »)

« Lorsqu'on pense à notre culture, à la culture de notre pays, » — extrait de l'œuvre déjà citée de Je. Malanjuk — « on se rappelle avant tout comment l'histoire politique l'a traversée impétueusement et comment l'histoire a interrompu périodiquement la *continuité* de notre culture, comment elle rendait impossible son développement permanent »³. De plus en plus, nous éprouvons le besoin pressant de sur-

2. M. Rjabčuk, « My pomremo ne v Paryži » (Nous ne mourrons pas à Paris), *Visimdesjatnyky* (Ceux des années 80), Edmonton, Vyd-vo KIUS, 1990, p. XVIII.

3. Jevhen Malanjuk, *Narysy...*, p. 153.

monter notre malheur éternel, ce déchirement de la conscience historique qui est la cause profonde de la division spirituelle d'aujourd'hui. Sans quoi deviendrait impossible le souhait d'une telle harmonisation, que ce soit au niveau de toute la société ou communauté isolée ou au niveau de l'individu. C'est ici que l'interprétation du passé est d'une importance vitale ; interprétation à faire d'une manière responsable et sans idées préconçues, une perception en soi des « gènes » du passé, de ses leçons, un empressement à ne pas laisser tomber et à prendre à temps le relais du passé. Qui donc sinon les poètes seraient les porteurs et l'expression de cette perception génétique, qui seraient, sinon eux, les premiers à prendre ce relais pour y participer finalement dans la mesure de leurs forces et de leurs possibilités.

Dovženko considérait dans ses carnets quotidiens, avec une ironie amère, que l'Ukraine était peut-être le seul pays au monde où l'on ne connaisse pas sa propre histoire et même où on l'interdise. « Ljubyty svij kraj ne je zločyn, koly ce dlja vsix » (Aimer son pays n'est pas un crime, puisque ceci appartient à tous), se justifiait Tyčyna.

La poésie célèbre de Maksym Ryl's'kyj, « Ma Patrie » du recueil *L'été* (1936) commence d'une façon significative :

Moja Bat'kivščyna - ne predkiv rjady,
Rozvišani hordo po stinax,
Ne holos kozac'kyj, ne poklyk ordy
z pisen' starovynnyx.

Ma Patrie ce ne sont pas les rangées des aïeux
Fièrement accrochées aux murs,
Ce n'est ni la voix des cosaques, ni l'appel de la Horde
dans les chansons anciennes.

Ces négations sont extrêmement significatives des orientations idéologiques directrices de l'époque. Ryl's'kyj avec sa grande culture, son amour des « chansons anciennes » et la connaissance qu'il avait de l'histoire de son propre peuple n'aurait pas dû écrire de cette façon. Cependant il l'a fait. Derrière ces négations apparaît l'index directeur, l'orientation impériale pour la stérilisation et la dessiccation de l'histoire nationale. Dans les dernières éditions, en particulier, dans les œuvres en dix volumes, Ryl's'kyj supprime ces lignes, mais dans les années 30 elles ont existé et ceci est la marque de l'époque.

Ainsi, dans les œuvres de Sosjura tant éditées que rééditées, le passé, particulièrement la cosaquerie, même si elle y est mentionnée, ne l'est que dans les clichés révolutionnaires généraux du type : « Toi [le peuple, M. K.] tu as pris plus d'une fois, devant le tonnerre de l'invasion, les haches et les couteaux » ou « Le cliquetis des sabres, les chansons, les expéditions militaires, la liberté du faucon » (*Ukraine*). Les repères de l'Ukraine « éclairée par le soleil du bonheur », ce sont la station hydro-électrique du Dnipro, les villes pleines de joie, les champs heureux, le peuple et le

parti... Ce qui seulement maintenant commence à être connu des larges couches de la population, c'est que dans la conscience du poète il y avait autre chose, il y avait *Mazepa* et pas seulement cette œuvre... Mais le lecteur contemporain du poète *n'en savait rien*.

Ainsi chez Ryl's'kyj, si l'on tient compte de ce qui a été imprimé de son vivant, il existe le même principe général de l'histoire éclairée sous un certain angle, de l'actualisation dans le seul esprit des exigences du réalisme socialiste mis au point par des rédacteurs externes et internes pour qu'il n'y ait même pas une allusion à quelque continuité de l'idée nationale. À la rigueur, dans le poème *La Soif* on trouve les ombres de Ivan Bohun et de Žovti Vody. Et puis, bien sûr, la Perejaslavs'ka Rada (la Conférence de Perejaslav), peut-être le seul événement historique à être totalement approuvé pour l'usage poétique. Même dans le poème historique *Ivan Gonta* le principe de classe domine sans partage. De même dans *Le dit sur la mère-patrie*, écrit dans les heures difficiles, au sommet de la vague du véritable enthousiasme patriotique, le poète ne fait même pas mention du souvenir de la cosaquerie, bien qu'il y ait place pour *Le Dit de la campagne d'Ihor*, Skovoroda, *L'Énéide* de Kotljarevs'kyj, Ševčenko, Lysenko. Un tabou sous-entendu avait opéré : l'instinct de la grande puissance avait fait comprendre que précisément là, était le cœur de l'esprit national.

La renaissance des années 60 a donné un puissant élan à une nouvelle interprétation du passé national, à de nouvelles modifications des modèles poétiques de la cosaquerie.

La poésie contemporaine ukrainienne témoigne incontestablement du passé nostalgique qui vit en nous, dans notre cœur, qui fait partie de notre caractère national et qui pour ainsi dire est indépendant de notre volonté propre, consciente ou subconsciente, que nous le voulions ou non, que cela soit bon ou mauvais, que cela nous mobilise ou au contraire nous affaiblisse. Çà et là nous regardons même ce qui est actuel à travers cette boule de cristal magique.

Les ruines et demi-ruines des temps cosaques qui nous sont venues en héritage s'adressent à nous par la voix des aïeux. Ainsi chez Lina Kostenko « dans la propriété de l'hetman Ivan Sulyma » dans la poésie du même nom, à travers les gars qui chevauchaient quelque part à toute allure apparaissent des fantômes du passé, l'incarnation de l'esprit des libertés cosaques. Les attributs traditionnels du romantisme cosaque font partie d'un système original de symboles : après un certain « symbole » apparaît immédiatement tout un complexe d'images et de problèmes ukrainiens immémoriaux. Précisément pour cela, selon le mot de P. Hirnyk, « une ballade à moitié oubliée réunit les siècles ».

Dans *Où es-tu, mon cheval...* de Mykola Vinhranov's'kyj, comme dans *Farys* de Mickiewicz, il existe une image romantique d'un cavalier, symbole de mouvement, symbole d'une poussée vers des mondes meilleurs quoique inconnus. Ce cheval, « mon petit compagnon grivelé », est proche du poète pour avoir « réveillé l'Ukraine de son sabot ». Son ombre, son esprit vous appelle :

Bude tobi sino, i do sina,
I zemlja barvinkova, j porih,
A meni - družyna j Ukraïna,
Sto tryvoh i tysjača dorih !

Tu auras du foin, et avec le foin
Tu auras aussi la terre fleurie et le rapide du fleuve
Et moi j'aurai une épouse et l'Ukraine
Des centaines d'alertes et des milliers de chemins !

À travers l'histoire, à travers la chanson, on prend conscience de soi-même et de son peuple. Un tel sens du texte sous-jacent existe dans une multitude de poèmes sur des thèmes cosaques :

Ta ne daj, Bože, ta ne daj nikomu,
jak oc'omu narodon'ku molodomu...

(M. Vinhranovs'kyj, *Nič Ivana Bohuna*)

Mon Dieu ne favorise pas, ne favorise personne
autant que ce jeune peuple chéri...

(M. Vinhranovs'kyj, *La Nuit d'Ivan Bohun*)

Par la bouche des héros historiques, on profère des pensées, des douleurs, des états d'âme actuels, même la phraséologie poétique est actuelle. Prenons *L'Accusation contre Ivan Gonta* de Drač construite sur des degrés d'accablement de forme expressive de plus en plus compliquée : « O jour cent fois douloureux pour moi, ô jour amer et sombre... » Dans *La Nuit d'Ivan Bohun* de Vinhranovs'kyj le monologue du héros est marqué d'une tension émotionnelle incomparable de l'auteur, d'une étude du mot exhaustive et émotionnelle : « O déshonneur ! O déshonnêteté ! O déshonneur des déshonneurs ! Tu es sur nous ! »

Les réflexions sur le passé sont la composante organique de la mémoire nationale et également de la mémoire individuelle du poète, son arsenal de procédés d'association et d'impression d'où il tire les images, les motifs, les impulsions créatrices. Taras Mel'nyčuk « ...a trouvé un mousquet dans la racine de l'obier », et tout de suite la pensée se porte sur nos douleurs éternelles, nos blessures inguérissables :

mušket lyšyvs'
a ščo lyšylos'
vid caryci Kateryny
ščo zžerla serce Ukraïny.

le mousquet est resté
et qu'est-il resté
de la tsarine Catherine
qui a dévoré le cœur de l'Ukraine.

On ressent dans ces paroles, dans l'intonation même, une haine non dissimulée, non émoussée par le temps — « jaduča kupka hlyny ta brydke volossja, ščo rozpustuju smerdyt' i dosi — vid caryci, jak vid txoryci » (un petit tas d'argile suffocant et des cheveux répugnants qui puent la débauche encore jusqu'à présent — voilà ce qui est resté de la tsarine comme d'un putois femelle).

Les intonations, la ferveur dans l'appel au passé cosaque sont profondément personnelles. Pavlo Hirnyk a envie de saluer les Zaporogues au seuil de sa maison en tant que gloire immortelle, en tant que valeurs immortelles (« même en songe mettez-vous sur le pas de la porte... »). Dans son néo-romantisme, peut-être le plus marqué parmi les jeunes poètes œuvrant dans cette veine, ces composantes de la mémoire nationale sont autant de panneaux indicateurs sur la voie à suivre :

I Traxtemyryv, i Zarub, i ty, kovyla,
Brode Tatars'kyj i kosti, pidmyti vodoju,
Blahoslovit' na dorohu, jaka b ne bula -
Čornoju, biloju čy vid pyljuky rudoju.

(« Majemo, dole, svobodu i vičnu žuru... »)

Et Traxtemyryv et Zarub et toi, le stipa,
O Brod Tatars'kyj et les ossements lavés par les eaux
Qu'ils bénissent le voyage quelle que soit la route,
Noire ou blanche ou ocre à cause de la poussière.

(« Nous possédons, ô destin, la liberté et l'éternelle tristesse... »)

L'expérience historique constitue le soutien, le rempart, les contours réels de l'idéal. « Holà, en garde, les cosaques ! » — ainsi commence l'*Élégie sur la mémoire* de Hirnyk :

Bo koly hartujut'sja meči
Na tvojjj krovi neoxololij,
Maje xtos' ne spaty unoči.
Maje xtos' udarty na spolox !

Mais lorsque se trempent les glaives
Grâce à ton sang pas encore refroidi
Quelqu'un ne doit pas dormir la nuit.
Quelqu'un doit sonner l'alarme !

Et encore le thème douloureux de la défiguration des choses sacrées, particulièrement cosaques, dont on ne peut parler enfin à voix haute que seulement maintenant, depuis l'anéantissement actuel de Xortycja jusqu'à l'outrage à l'encontre de la tombe d'Ivan Sirko ; pourtant pouvaient-ils prévoir nos aïeux dans un songe terrible que « le crâne de l'otaman serait tiré de la tombe par l'âge atomique » (V. Teren).

Une des poésies de V. Holoborod'ko s'appelle *Les Chercheurs de tombes*. Son

thème principal est la responsabilité devant les aïeux, la compréhension de sa faute, le besoin de repentir. Ces thèmes acquièrent chez le poète une résonance véritablement tragique comme dans la poésie solennelle et effrayante *Les Vivants et les morts* :

I vstanut' mertvi
— z rozrytyx bul' dozeramy kozac'kyx mohyl –
i ožyvut',
i zasoromljat' sja svojeji žovtoji kosti,
i vdjahnut' sja v kytajevyj odjah,
i prykryjut' bile tilo červonym šlykom,
i spytajut' u žyvyx – u nas :
za viščo pohybaly,
v čyistomu poli holovy kozac'ki pokladaly ?

I ne znatymut' žyvi – my – ščo vidpovisty.

Et les morts se lèveront
des tombes cosaques bouleversées par les bulldozers
et ressusciteront de leurs ossements jaunes,
et s'habilleront dans des habits de nankin
et recouvriront leur corps blanc d'un bavolet rouge
et nous demanderont à nous les vivants :
pourquoi ont-ils péri,
pourquoi en rase campagne ont-ils sacrifié leurs têtes ?

Et les vivants, nous autres, nous ne saurons quoi répondre.

Pour un discours ? Nous avons peur de l'énoncer. Pour une chanson ? Nous zappons pour entendre quelque chose d'autre. Pour une maison ? Nous avons envie de la quitter le plus vite possible. Pour les enfants ? Nous en faisons des enfants morts sans baptême.

I viddadut' mertvi žyvym – nam – svij kytajevij odjah.

Et les morts remettront aux vivants, à nous autres, leur habit de nankin.

À travers le prisme de l'histoire prendront tout leur sens les problèmes d'existence fondamentaux, les postulats moraux les plus essentiels dont la prise de conscience et la régénération sont tellement importantes de nos jours pour notre société sans spiritualité.

Précisément là est le sens fondamental des œuvres historiques de Lina Kostenko, en particulier de *Maruša Čuraj*. L'antagonisme de longue date et aussi l'inévitable coexistence et un certain équilibre entre ce qui est spirituel et ce qui est « terrestre », entre l'envolée et l'esprit pratique, entre l'imprudence et la tactique, entre les Čuraj et les Vyšnjak :

...može, tak i treba –
 u vsix otyx skorbotax i pečaljax,
 u vsix otyx odvičnyx kolotnečax –
 i čurajivs'ki holovy na paljax,
 i vyšnjakivs'ki holovy na plečax.

...peut-être, il le faut ainsi
 dans tous ces chagrins et ces tristesses,
 dans toutes ces disputes anciennes
 que les têtes des Čuraj soient sur des pals,
 et les têtes des Vyšnjak sur les épaules.

C'est la glorification de ce qui est important, la primauté originale du spirituel sur le matérialisme rampant. La Marusja de Lina Kostenko est l'âme, l'inspiration de l'Ukraine :

Cja divčyna ne prosto tak Marusja,
 Ce – holos naš. Ce – pisnja. Ce – duša.

Cette fille n'est pas simplement une Marusja,
 C'est notre voix. C'est la chanson. C'est l'âme.

Conserver l'âme, c'est conserver l'homme, conserver la nation.

Transmis par les idéaux nationaux et cosaques, les critères de beauté, de morale sont mis à l'honneur en y ajoutant une coloration spécifique des vertus universelles, l'honneur chevaleresque, un caractère entier (« Jamais de la vie je n'ai chanté dans deux chœurs à la fois »), la fidélité :

Ščo ž ce vyxodyt' ? Zradyty v žytti
 deržavu – zločyn, a ljudynu – možna ? !

Alors quoi ? Trahir l'État de son vivant
 C'est un crime et trahir l'homme est permis ? !

« Et moi, je ne t'épouserai pas, Hryc' » disait Marusja trompée à son amoureux. « C'est tout un siècle qui nous séparera. Avec quoi, Hryc', composerai-je une chanson ? » Avec la trahison, le dédoublement, l'accommodation, l'hypocrisie, on ne peut composer une chanson. Une chanson comme celle des Čuraj, des générations l'emportent avec elles à la guerre et dans la vie courante pour se soutenir le moral.

Dans l'*Élégie sur les frères qui ne sont pas d'Azov*, on trouve les mêmes problèmes de fidélité et de trahison, d'accommodation et d'abnégation consciente. L'hetman cosaque Pavljuk et le vieux Tomylenko ont été livrés par les leurs, un groupe d'officiers, et tous les autres « s'étaient soulés et dormaient. Ils ronflaient si paisiblement que même le bosquet bruissait ! » Mais cependant, comme le remarque Saxno Černjak,

Ne vsi xropy. Šist' tysjač bulo vbyto,
šist' tysjač spaly neprobudnym snom.

Tous ne ronflaient pas. Six mille furent tués,
six mille dormaient d'un sommeil éternel.

Notre cliché de longue date : nos compatriotes dorment d'un sommeil profond quand tout près s'effectuent des désordres et des crimes. Et de tout temps ont existé ces « six mille » qui ne dorment pas, quoique la majorité d'entre eux « fût tuée »...

Saxno Černjak est ce Don Quichotte cosaque original se sacrifiant jusqu'à la mort au nom de la solidarité, de la fidélité, du besoin inné d'être « un homme parmi les hommes ». C'est la soumission à des impératifs catégoriques, des absolus moraux, le besoin organique du repentir même pour d'autres péchés que les siens, si ce n'est pour les péchés de sa lignée, de ses frères de sang et d'esprit. Tout ceci est de nouveau très actuel de nos jours : ce n'est pas pour rien que le film géorgien au titre significatif de *Repentir* est peut-être chez nous la première hirondelle annonçant, après un profond sommeil, le réveil spirituel d'aujourd'hui. Saxno Černjak :

A sterpno buty zaodno iz tymy,
xto peremovčav, koly vas v'jazaly ?
[...]
Ty, Bože zbav, ne vydavav nikoho,
ty prosto včasno oči opustyv !
I pislja c'oho zvatysja ljudynuju !
Ne čerez vas ja jidu, a dlja sebe.

Est-ce que c'est tolérable d'être de cœur avec ceux
qui se sont tus lorsqu'on vous enfermait ?
[...]

Toi, Dieu merci, tu n'as dénoncé personne,
tu as simplement baissé les yeux opportunément !
Et après cela on t'appelle un homme !
Si je m'en vais au loin ce n'est pas à cause de vous, c'est pour moi.

Les réminiscences cosaques d'Ivan Svitlyčnyj sont aussi d'actualité : Taras Bul'ba dans ses *Sonnets en cage* (« Fils, tu m'entends, ne reste pas muet ! »), de lui aussi *La Tête sur un pal* :

Ale smijet'sja, mov žyva
Nad mertvymy vse ta ž, na pali –
Na lycars'komu p'jedestali –
V ternovim nimbi holova.

Mais elle se rit des morts, toujours la même
Comme si elle était vivante sur un pal,
Sur un socle de chevalier,
Cette tête dans une auréole d'épines.

Comme tout cela fait écho à nos problèmes quotidiens, au destin même de l'auteur, à notre réalité où malheureusement on n'a jamais manqué de couronnes d'épines et de pals comme socles de chevalier...

Ils sont indiscutables les éléments de l'idéalisation romantique de ce type de chevalerie cosaque. Ce ne sont pas seulement de nobles chevaliers-brigands, mais des guerriers courageux responsables de l'avenir et ouverts aux questions spirituelles. Ainsi chez O. Paxl'ovs'ka, Ivan Pidkova est un « chef cosaque au front de philosophe ». Pour elle aussi, ce qui est important dans un blason historique, c'est la réunion de sabres entrecroisés avec un violon cosaque (*Les Orchestres cosaques*).

Les images et les réminiscences du passé, le caractère de son actualisation, qui est originale par des tonalités nouvelles en principe dépourvues de sentimentalité, par des raccourcis de tableaux inédits, sont transformés dans la poésie moderne des années 80 par son indifférence affectée pour les problèmes de société. Mais l'indifférence n'est en réalité qu'affectée. Ou bien parfois une épate voulue, une pose ironique visant à discréditer, à ridiculiser les clichés, les phrases, les déclarations vides de sens, même si elles concernent des valeurs sacrées nationales et des vérités traditionnelles. Ces banalités, ces phrases, ces déclarations encombrant tellement notre littérature qu'il est parfois difficile de voir passer à travers elles une intonation non conforme, un problème d'aujourd'hui, un mot vivant, une opinion critique non standard. Et une telle opinion constitue un antidote contre le complexe de provincialisme et d'infériorité, contre la mentalité petite-russienne et le sentimentalisme. « Duše moja, ne zmalorossja ! », « O mon âme, ne deviens pas petite-russienne ! », lance cet appel Ivan Malkovyč dans sa *Célébration des sources premières*.

Au travers d'une épate verbale, d'une intonation « désinvolte » comme si elle était préméditée, d'une quasi-crânerie verbale, on ressent des notes, des raisons, des intentions très sérieuses comme dans la poésie d'Ivan Malkovyč *À la manière d'un exorcisme* et qui aurait voulu vivre dans l'Ukraine de Polubotok :

Tju, durnyj, – sxidnjaky skažut'. –
 Ahij na neho, –
 movljat' moji halyčany, – čy vin ne toho šče ?
 jaka Polubotkova ? ta ž Polubotka toho
 vže j kosti istlily...

Fi, le stupide, diront les Ukrainiens orientaux.
 Tai'aut tous dessus,
 disent mes Galiciens, est-ce qu'il n'est pas encore devenu fou ?
 Qu'est-ce que cette époque, celle de Polubotok ?
 Ce Polubotok dont même les ossements se sont déjà putréfiés...

Et cependant les souhaits du poète sont « très modestes et têtus : je veux mourir quand même dans l'Ukraine de Polubotok ». C'est-à-dire dans une patrie où existerait un sentiment élevé d'abnégation pour l'Ukraine, de volonté invincible et d'ob-

jectif à atteindre, ce sentiment nécessaire, encore aujourd'hui, comme l'air qu'on respire, aux compatriotes de Polubotok.

Les images du passé cosaque sont çà et là entremêlées dans des constructions verbales contemporaines ironiques et accolées comme, par exemple, la *Lettre non écrite au sultan de Turquie* de M. Rjabčuk.

Des associations excentriques indirectes, une facture de vers moderne et compliquée, une saturation intellectuelle, une union d'un grand pathos lyrique avec l'humour, le burlesque, la parodie, d'une sentimentalité attendrissante avec une grossièreté calculée, un prosaïsme hardi, un dérèglement des grandeurs espace et temps avec effet de « bizarrerie ». Tel est le burlesque du *Cosaque de la Jamaïque* de Ju. Andruxovyč, tel est son *Pays des enfants*. L'épigraphe des notes de voyage de Paul d'Alep sur la grande quantité de veuves et d'orphelins dans les « terres cosaques » (« leurs hommes étaient tués dans des guerres interminables »). Sur un tel canevas d'informations a été brodé un tableau poétique raffiné :

Korabel' ditej vyrušaje ričkoju
u soročkax najbilišyx taki nemov xeruvymy
cja zemlja pošmatovana vmije buty vičnoju
navit' pali prorostajut' sadžancjamy žyvymy.

Le navire des enfants démarre sur le fleuve
vêtus de chemises des plus blanches tels des chérubins
cette terre dépecée sait être éternelle
même les pals en grandissant deviennent des plantes vivaces.

Des recherches et des trouvailles intéressantes de cette veine stylistique telle que le grotesque historique se retrouvent aussi bien chez Andruxovyč que chez Rajisa Lyša et V. Holoborod'ko. Des accents expressifs satiriques, une atmosphère fantasmagorique dans les *Cosaques desséchés* de V. Holoborod'ko.

Le tsar Pierre voulut posséder une collection de Cosaques, mais Polubotok ne les livra pas aux outrages. Alors le tsar le cloua au mur avec un sabre et tous les Cosaques après lui « s'épinglèrent aux murs » (« popryštrykuvaly sebe do stin ») et sont en train de se dessécher. Ainsi naquit une collection bizarre « en pantalons bouffants et toques. Comme s'ils étaient vrais ». Cette imagination grotesque renferme un sens historique profond. Le point de vue autocratique sur les Cosaques, lauriers du rêve impérial, est représenté par les Cosaques de collection décoratifs. Qu'ils fleurissent de pantalons bouffants bigarrés l'histoire de l'Empire russe, l'essentiel est qu'ils soient « épinglés » pour ne pas créer de mouvements excessifs...

Dans la littérature poétique néo-avant-gardiste, sur un fond de ridiculisation totale des clichés socio-politiques et d'archétypes éculés apparaissent des images et des modèles de parodie amusante qui sont nouveaux dans notre poésie comme dans

ce « rococo-hopak » étincelant et caricatural de la poésie de Ju. Andrukovyč, *L'Ariette de Oleksij Rozumovs'kyj* :

tak orfej kozac'kyj v'jus' pid klavikordy
lyxo zakablukam tak i roztak
ljustry i lakeji
ordeny i mordy
holovy v temnycjax rokoko-hopak.

À la façon d'un orphéon cosaque je tourbillonne
au son du clavicorde
bravo pour les talons encore et encore
les lustres et les laquais
les décorations et les trognes
les têtes dans les geôles du rococo-hopak.

La critique Natalja Bilocerkivec' a remarqué justement dans cette saynète populaire amusante quelque chose de la description célèbre de Gogol de la réception des Cosaques par la tsarine (« nous mourrons, nous ne nous dresserons pas ») dans la *Nuit avant Noël*. Incontestablement cet esprit vient des sources intarissables de la fantaisie profondément nationale et du rire de Gogol (« ty smiješsja, a ja plaču, velykyj mij druže », « tu ris et moi je pleure, mon grand ami » — de Ševčenko).

Chaque jeune poète fait sienne dans une certaine forme stylistique, parfois insolite pour notre poésie, l'expérience collective de l'histoire nationale. Il puise dans le trésor commun ce qui s'adresse à lui particulièrement et qu'il interprète selon ses idées et intonations poétiques.

Ainsi revivent les ombres du passé cosaque dans le monde folklorique et mythologique fantasque de Vasyľ Holoborod'ko. Pour lui la chevalerie cosaque est une mesure étalon morale et nationale d'après laquelle on collationne tout, la racine de la lignée comme dans la poésie *Souhait de bon voyage*. En sortant de la maison pour partir dans des terres lointaines, « tu rencontreras sur le seuil Sahajdačnyj ». Tu te retourneras pour embrasser le seuil paternel et au milieu des parents qui sortiront pour t'accompagner, « de nouveau tu verras Sahajdačnyj sur le seuil » — « debout te bénissant pour le long chemin : que ne retombe pas sur ton nom et les noms de tes frères d'armes l'ombre de la honte ». Le sens est le même dans les formes délicates de la poésie de Holoborod'ko *Le garçon-clairon devant la troupe de verre* — certaines configurations délavées de tombes cosaques à l'horizon tel un fond qui va de soi — « des tombes s'élèvent les coupoles de verre de Sainte-Sophie et sur elles vole une abeille ». Les choses sacrées historiques et nationales, c'est-à-dire les primitives, les éternelles, les impérissables, tels des phénomènes de la nature témoignent de l'unité des mondes spirituel et matériel.

Chez Stepan Sapeljak les visions historiques unies à des extases de prières revivent dans des stylisations originales de formes spécifiques à des genres de la poésie ancienne (le thrène, la perle, le glossaire) :

...i ostann'oji pravdy
Kalnyševs'koho i Polubotka
z kryvavoji istoriji Hryhorija Hrabjanky

vže het'mans'koho imeni
ne torknemosja
lirnyč'kym sumom

vže znamennja
Danyla Apostola
pobilja mojeji ofiry
ne vidverne vraha našoho.

(Perla druha)

...et la dernière vérité
de Kalnyševs'kyj et de Polubotok
avec l'histoire sanglante de Hryhorij Hrabjanka

déjà le nom de l'hetman
n'est pas effleuré par la tristesse lyrique

déjà l'apparition
de l'apôtre Daniel
à côté de mon offrande
n'éloigne pas notre ennemi.

(La Perle de l'ami)

« Et créons l'Esprit Cosaque dans une auréole d'or enfantine » : l'esprit cosaque crée le soubassement spirituel, c'est une constante spirituelle, ce sur quoi nous nous appuyons, ce qui nous donne l'occasion de nous constituer en État indépendant, de nous identifier avec nous-mêmes...

Le monde de la cosaquerie prend un sens original dans la poésie symbolique et mythologique de Valerij Illja. C'est pour ainsi dire le prototexte de son recueil original *Derrière le brouillard les forgerons*. L'objet n'est pas tellement dans le motto des chansons ukrainiennes historiques et des œuvres de Ševčenko qui constituent le début de presque chaque poésie. Ces lignes ressurgissent, se remplissent d'une nouvelle expression poétique, font naître des constructions poétiques non standard, des réflexions de vers en prose :

Zasvit vstaly kozačen'ky...
ščob zatulyt' soboju najsumniše v sviti
serce Ukrajinjy
materyna ruka vže xrestyt' šljax
a nad stepom sl'oza soncja sxodyt'
na viky
naviky.

Avant la tombée de la nuit, les Cosaques se dressèrent
 pour faire un rempart de leur corps au plus triste qui soit au monde
 le cœur de l'Ukraine
 la main de la mère bénit déjà le départ
 et sur la steppe la larme du soleil descend
 sur les paupières
 à tout jamais.

Nous avons une synthèse personnelle profonde des éléments images traditionnels, qui fait naître une qualité poétique nouvelle :

Zapadaje sonce za verxy mohyl
 vidrubanoju holovoju Mamaja
 z šyroko zupynenymy očyma
 v jakyx poranenyj kozac'kyj kin'

Le soleil descend derrière les mamelons des tombes
 comme une tête tranchée de Mamaj
 avec les yeux fixes grand ouverts
 dans lesquels se trouve un cheval cosaque blessé

ou :

a vže kinnotoju zakolosyvsja step
 i vpala šapka z holovy
 iz neji poletily lastivky
 pid strixu bat'kovoju xaty

déjà la cavalerie tels des épis recouvre la steppe
 et le couvre-chef tombe du chef
 des hirondelles s'envolent de celui-ci
 vers le toit de chaume de la maison paternelle ;

des aphorismes d'une tension hautement émotionnelle : « toutes les rivières de l'Ukraine se jettent dans ma larme »,

... z ščonajmenšoji kozac'koji mohyly
 ščo jiji nasypano šapkamy het' usju
 Vkrajinu vydno.

...de la plus petite tombe cosaque
 qui soit recouverte de coiffes
 loin devant soi on peut voir toute l'Ukraine.

Et dans *En lisant « L'Histoire des Ruthènes »* :

lyš xolodnyj posvyst u temrjavi
 i hupannja ob zemlju zitnutyx holiv

jaki kotjačys' klipajut' očyma
zastyhajučy bezodnjamy ukrajins'kyx krynyč' ...

seul le sifflement froid dans l'obscurité
et le fracas en tombant sur la terre de têtes coupées
qui en roulant clignent des yeux
recouvrant de gouffres les sources ukrainiennes...

Dans la langue ukrainienne le poète recherche des « vestiges polysémantiques », la considérant comme un modèle de développement plus archaïque que les autres langues indo-européennes. Du point de vue poétique, ces recherches de la forme interne du mot sont des trouvailles :

vže j v časy kozac'ki
do ruk Het'-Manovi (vse – čoloviku)
klaly bulavu i stjahalysja pid stjah...

(Leleky)

déjà du temps des Cosaques
dans les mains de l'hetman (tout pour l'homme)⁴
on remettait la masse d'armes et on se rassemblait sous les bannières...

(Les cigognes)

On trouve une remarquable fusion, une identification du « moi », de son expérience et de son intuition avec la perception historique, profondément particulière de l'expérience historique :

...koly z vysokoho bereha zatužyt' zab'jet'sja
ničnyj ptax
do mojejji duši pryčaljat' temni čovny
vkryti kytajkoju.

(Kozac'ki poxovannja)

...lorsque de la berge haute un oiseau de nuit
s'attristera et se cachera
des esquifs sombres accosteront à mon cœur
enveloppés d'indienne.

(Les funérailles cosaques)

Ainsi, d'une façon particulière, passionnée non sans parti pris retentissent chez Illja les problèmes moraux de la trahison, de la vénalité dans la complication de la

4. Jeu de mots sur *het-man* avec un trait d'union (N. D. T.).

forme fantasmagorique, en particulier dans *La coutume cosaque* ou *Le chant à l'église dans la Sič* — sur Halahan qui avait anéanti la Sič :

bďžoloju zahulo kozactvo v cerkvi
 j pobačylo ščo zamist' odnijeji holovy Halahana
 jix stalo až trydcjat' a ruk bez liku
 odna v paniv-brativ klejnody brala
 a druha posylala jix na muky
 odna na tilo klala xrest
 a druha vylamuvala ikonostas iz sičovoji cerkvy.

la cosaquerie se mit à bourdonner comme une ruche dans l'église
 et vit qu'à la place d'une seule tête de Halahan
 il y en eut même trente et que les mains étaient innombrables
 l'une prenait les trésors chez les proches compagnons
 et l'autre les envoyait au supplice
 l'une mettait un crucifix sur le corps
 et l'autre arrachait l'iconostase de l'église de la Sič.

De nouveau dans cette vision grotesque et fantastique, il existe un sens toujours présent qui fait que ces clichés d'autotrahison, d'autodestruction ne sont malheureusement pas le lot des jours passés.

L'esprit et l'image de la cosaquerie restent vivants dans la conscience de l'Ukraine contemporaine, c'est l'une des caractéristiques déterminantes de sa mentalité. Ils vivent aussi dans la poésie contemporaine ukrainienne, ils vivent intensément et sont une source de création inspirant ceux qui ne veulent pas être des « descendants indignes » de leurs « grands aïeux ».